

## La Lycie

La Lycie est située au sud de la Lydie, bordée à l'est par la Pamphylie, au nord par la Phrygie et la Carie et au sud et à l'ouest par la mer Méditerranée. La région est essentiellement montagneuse, les plaines côtières sont rares et la culture se fait surtout dans l'arrière pays. La Lycie ne possède qu'un seul fleuve, le Xanthos ou Xantos. La région est peuplée dès le III<sup>e</sup> millénaire, mais nous n'avons à ce jour que très peu de connaissance sur le début de son histoire. Elle est mentionnée ensuite dans les textes hittites du XV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (sous le nom de Lukka), puis après, beaucoup plus tard, lors de la domination Perse Achéménide.

Les Hittites, dans leurs textes, citent donc les Lukkas (ou Luka, ou Loukou), un peuple inconnu qui est situé à l'extrême Ouest de leur empire, près de la mer, où un de leurs rois a mené une campagne militaire au cours de laquelle il aurait conquis les villes de : Myra, Patara, Arnna (de son nom grec : Xanthos), etc. Les Lukkas auraient fait partie des Peuples de la mer, on les retrouve plus tard lors de la bataille de Qadesh, alliés des Hittites qui s'opposaient au Pharaon Ramsès II (-1279/-1213). Ils sont cités par les Égyptiens sous le nom de Ruku ou Luk. En fait nous ne connaissons que leur nom, car les fouilles n'ont révélées, à ce jour, aucune trace matérielle de leur existence.

C'est cinq siècles plus tard, qu'apparaît le peuple des Lyciens. Selon Hérodote (historien grec, -484/ v.-425), les premiers habitants se nommaient les Solymes, qui sont remplacés lors de l'invasion minoenne par une population originaire de la Crète, menés par Sarpédon, les Termyles. Il auraient ensuite été soumis par Lycos, fils du roi d'Athènes Pandion I. Homère (poète grec, VIII<sup>e</sup> siècle), lui, avance que les Lyciens étaient les alliés des Troyens et de leur roi Priam, pendant la guerre de Troie. Ce qui est sûr, c'est que l'étude de leur langue, typiquement anatolienne, montre une certaine apparentée avec celle des Hittites.

Plus tard, vers le VI<sup>e</sup> siècle, les Lyciens forment une confédération avec pour principales cités Xanthos (Xanthe ou Xantos), Telmessos, Myra et Patara. La Lycie comme toutes les régions d'Asie Mineure, va connaître l'invasion des Perses achéménides. Les Lyciens ont une réputation de pirates et ils ne sont assujettis que très nominalement à l'empire perse. En -480, ils participent à la campagne du roi Xerxès I (-486/-465) contre la Grèce continentale. La Lycie passe ensuite sous la domination du roi d'Halicarnasse, Mausole (-377/-353), jusqu'à la libération par Alexandre le Grand (-336/-323). Puis sous celle des Ptolémées, des Séleucides et enfin de Rhodes de -188 à -168. Lors de toutes ses occupations, les Lyciens vont conserver une certaine liberté et les villes vont même être assez prospères. En 43 ap. J.-C., la Lycie est incorporée à l'empire romain par l'empereur Claude (41-54) et réunie à la province romaine de Pamphylie. En 304/305 elle est coupée en deux provinces distinctes, par l'empereur Dioclétien (284-305) pour former une province romaine du diocèse d'Asie.

On retrouve l'influence de la civilisation grecque chez les Lyciens dans tous les domaines, le premier étant l'alphabet qu'ils s'approprient et auquel ils rajoutèrent quelques signes. La religion, ils adoptent et adaptent aux leurs, des divinités grecques. Le dieu anatolien de l'orage Tarchunt (présent aussi chez les Hittites) est assimilé à Zeus, etc. La sculpture ou les Lyciens font venir des artistes de Grèce pour décorer les tombes royales. Cette culture grecque, ce perdra un peu à l'époque romaine, où l'on construira des forums, des thermes, etc. Le seul "savoir faire indigène" qui les rendra célèbre, est la construction en pierre de leurs tombeaux dans une forme inhabituelle. Ceux de Myra et de Telmessos, sont des exemples splendides de tombes rupestres creusées à flanc de parois et décorées comme les temples Grecs.

## **Myra (ou Myre)**

Myra (ou Myre) est une ancienne ville de Lycie sur le fleuve Myros, située sur le site de l'actuelle ville turque de Demre en Anatolie.

Myra existe depuis le Ve siècle av. J.-C., mais elle n'est mentionnée dans des écrits connus qu'à partir du Ier siècle. La cité était l'un des principaux membres de la confédération Lycienne.

Myra est surtout connue pour sa nécropole, qui est constituée comme Telmessos, de tombeaux rupestres percés dans la falaise, que l'on date du Ve siècle av. J.-C. Les tombeaux sont décorées d'une représentation soit du mort, soit de ses parents ou encore de ses amis.

L'ancienne cité lycienne de Myra située à côté de Demre fut la ville où Saint Nicolas vécut au IVe siècle. Né à Patara, il devint évêque de Myra. Il était réputé pour sa générosité et sa compassion. La légende raconte l'histoire d'un homme trop pauvre pour pourvoir de dots ses trois filles à marier. Une nuit, St Nicolas déposa par la fenêtre de l'aînée trois bourses remplies d'or, afin de sauver la jeune fille de sa situation. Quelques temps plus tard, il voulut en faire autant pour les deux autres, mais la fenêtre étant fermée, il jeta les sacs contenant l'or par la cheminée, d'où la coutume de cadeaux délivrés en secret aux enfants la nuit de Noël. Cette coutume fut pratiquée d'abord le 6 décembre la veille de la Saint Nicolas, puis repoussée au 25 décembre.

Les deux histoires suivantes relatent pourquoi Nicolas devint le Saint Patron des enfants et des marins:

- lors de son voyage de retour de Jerusalem, Nicolas sauva par la prière le bateau qui allait couler et ressuscita même un marin tombé à la mer.
- Lors d'une période de famine, trois petits garçons demandèrent à être logés chez le boucher qui les tua pendant qu'il dormaient, les découpa en morceaux et les mit au saloir comme pourceaux. Nicolas, informé par un ange, alla chez le boucher et ressuscita les enfants.

C'est dans le port de Myra que Paul et Luc, prisonniers sur le chemin de Rome, changèrent d'embarcation en 60 ou 61.

L'Eglise de St Nicolas (Noel Baba Kilisesi) est située à Demre . À l'emplacement de la tombe du saint martyrisé sous le règne de Dioclétien, une chapelle fut érigée au IVe siècle, puis une église qui fut endommagée par les Arabes puis restaurée et entourée de murs au XIe siècle. Mais à la fin de ce siècle ses ossements furent dérobés et emportés à Bari (Italie). Quelques reliques telles que des fragments de mâchoire et de crâne se trouvent aujourd'hui conservés dans le Musée Archéologique d'Antalya. Dans l'église de Demre se trouvent des fragments de fresques, de mosaïques et un sarcophage, où St Nicolas aurait été enterré (le couvercle n'est pas d'origine).

## **Saint Nicolas de Myre, évêque**

Né à Patara en Lycie<sup>1</sup> vers 270 de parents chrétiens : son père, Euphémios, était un homme riche, pieux et charitable ; sa mère, Anne, était la sœur de Nicolas l' Ancien, évêque de Myre. Nicolas fit présager dès l'enfance sa fidélité à la pratique du jeûne : les imagiers médiévaux ont reproduit sur nos vitraux le nourrisson repoussant d'un geste décidé le sein maternel. nombreux sont les traits analogues qui ont rendu saint Nicolas si populaire. La peste ayant enlevé ses parents et l'ayant laissé jeune à la tête d'un riche héritage, Nicolas consacra sa fortune à de bonnes œuvres. Un homme veuf de son voisinage ayant trois filles nubiles et, par suite de revers de fortune, ne pouvant leur assurer une honnête situation, résolut de les prostituer ; Nicolas se fit à leur égard l'instrument de la Providence en leur procurant une riche dotation. On dit que son oncle l'ordonna prêtre et le fit supérieur du monastère de Sainte-Sion, près de Myre.

Quand l'évêque de Myre vint à mourir, Dieu fit connaître aux évêques de la province que Nicolas était l'homme de son choix pour cet office. Contraint d'accepter l'épiscopat, Nicolas réalisa tout ce qu'on attendait de l'évêque en ces temps primitifs ; il fut le guide doctrinal de son peuple, son défenseur dans les périls des persécutions, le sage administrateur des biens de la communauté chrétienne, un organisateur zélé des œuvres charitables. Jeté en prison durant les dernières années de la persécution de Dioclétien, il fut délivré à l'avènement de Constantin et revint à Myre. L'idolâtrie était encore vivace : l'évêque la combattit, renversant le temple de Diane qui était le centre de la réaction païenne dans la ville de Myre ; en un temps de famine, il s'ingénia pour procurer les vivres nécessaires à son peuple.

Parmi les miracles nombreux qui lui sont attribués, il faut mentionner celui que les artistes ont le plus fréquemment reproduit. Trois officiers de Constantin avaient été envoyés en Phrygie pour réprimer une sédition ; en passant par Myre ils avaient été reçus par l'évêque et l'avaient vu tirer des mains du bourreau trois de ses concitoyens injustement condamnés. Rentrés à Constantinople les trois officiers tombèrent en disgrâce et furent condamnés à mort. Se souvenant de ce qu'avait fait l'évêque de Myre, ils s'adressèrent à Dieu pour obtenir que Nicolas manifestât sa puissance en leur faveur. Constantin, à qui le prélat apparut en songe, reconnut l'innocence des condamnés et les fit remettre en liberté. Tel est le thème que les artistes du Moyen Age ont représenté sous le titre des « trois tribuns sauvés de la mort. » Un trouvère du XII<sup>e</sup> siècle a narré dans un de ses poèmes l'histoire de « trois clercs allant à l'école », mis à mort par un boucher à qui ils avaient demandé l'hospitalité, puis ressuscités par le saint évêque de Myre. La légende des « trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs » s'ancra profondément dans la croyance populaire : représentée et chantée en Occident elle contribua à l'extension du culte rendu à saint Nicolas. Il faut en dire autant du miracle de la tempête apaisée par l'intercession de saint Nicolas.

Enfin Nicolas, au cours de son épiscopat, combattit les erreurs d'Arius, et fut l'un des 318 évêques qui condamnèrent l'arianisme au premier concile de Nicée. Sa mort arriva peu de temps après, vers 325, et de son tombeau s'écoula une huile miraculeuse. Vers 1087, comme la ville de Myre était au pouvoir des Turcs, des marchands de Bari furent assez heureux pour enlever les saintes reliques et les apportèrent dans leur ville où une église magnifique fut construite en l'honneur de saint Nicolas.

Saint Nicolas de Myre est assurément un des saints les plus populaires et son culte, né dans l'Eglise grecque, était déjà très répandu en Orient, lorsque soixante-deux corsaires de Bari razièrent ses restes mortels abandonnés par les gens de Myre qui fuyaient les Turcs. Le culte

de saint Nicolas se développa Occident à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, après le transfert de ses reliques à Bari (9 mai 1087), pour connaître, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, un essor considérable, singulièrement en Italie et en Lorraine, dans l'Est de la France et en Allemagne rhénane.

Un très grand nombre de corporations ont pris saint Nicolas pour protecteur et pour patron, ce qui s'explique par les très nombreux miracles qui lui sont attribués.

La tempête apaisée explique que saint Nicolas soit réclamé par les marins, les bateliers, les pêcheurs, les voyageurs et les pèlerins. Les mal jugés se souviennent qu'il a obtenu de Constantin la grâce de trois officiers condamnés sur de faux témoignages. Pour les tonneliers, c'est saint Nicolas qui fit sortir vivants d'un tonneau ou d'un cuvier les trois enfants mis à mort par un cruel boucher. Les écoliers et écolières sont des protégés de prédilection : s'ils se conduisent bien, s'ils sont obéissants et studieux, saint Nicolas, le 5 décembre, veille de sa fête, remplit leurs souliers ou leurs bas de friandises ; mais s'ils sont paresseux ou indociles, il leur apporte un martinet. En Alsace, le 5 décembre au soir, les petits garçons se réunissent et parcourent les rues du village avec une clochette qu'ils agitent, puis ils crient : « Les petits enfants sont-ils couchés ? Saint-Nicolas va passer ! » Avant de se coucher les enfants ne manquent pas de placer dans la cheminée un sabot pour recevoir le cadeau de saint Nicolas. En Angleterre, les enfants de chœur avaient saint Nicolas pour patron : le 6 décembre, ceux des cathédrales et des collégiales éalisaient l'un d'entre eux pour évêque : ce devait être le plus sage, le plus pieux, le plus zélé ; durant un mois, jusqu'au jour des Rois, des honneurs lui étaient rendus. La dotation des filles de son pauvre voisin font de saint Nicolas le protecteur des filles à marier.

Avant la translation du corps de saint Nicolas à Bari, son culte avait déjà été introduit à Rome, au VII<sup>e</sup> siècle, par des moines orientaux. Au IX<sup>e</sup> siècle, le pape Nicolas I<sup>er</sup> (mort en 867) ajoutait à Sainte-Marie-in-Cosmedin, un oratoire en l'honneur de son saint patron. La diaconie Saint-Nicolas-in-Carcere, sans doute en relation avec une église antérieure, fut créée au IX<sup>e</sup> ou au X<sup>e</sup> siècle. On a pu dénombrer à Rome quatre-vingt-cinq églises, chapelles, couvents et hospices Saint-Nicolas.

Le culte de saint Nicolas fut introduit en Allemagne par la femme d'Othon I<sup>er</sup>, la byzantine Théophano dont le fils, Othon III (975-991) fonda, près d'Aix-la-Chapelle, Saint-Nicolas-de-Burtscheid. Saint Nicolas est le patron de Hambourg.

Après qu'Albert de Varangéville, rentrant de Terre Sainte eut dérobé à Bari un fragment de la dextre bénissant de saint Nicolas pour la rapporter en Lorraine, il fit édifier la chapelle Saint-Nicolas-de-Port qui laissa la place à une église plus grande, consacrée par Pibon, évêque de Toul, en 1101 ; une nouvelle église fut construite en 1193 qui fut à son tour remplacée au XV<sup>e</sup> siècle quand saint Nicolas devint le patron de la Lorraine pour avoir favorisé la victoire du duc René II contre Charles le Téméraire, battu et tué sous les murs de Nancy (5 janvier 1477). A Rome, on le vénère à Saint-Nicolas-des-Lorrains.

En France, le comte d'Anjou, Foulque Nerra, grand pèlerin de Palestine, à la suite d'un vœu qu'il avait fait dans une tempête, fonda, en 1020, l'abbaye Saint-Nicolas d'Angers dont l'église nouvelle fut consacrée par le pape Urbain II (10 février 1096). Saint Nicolas est invoqué à Provins, de nombreuses églises lui sont dédiées dans les diocèses de Bourges, de Nevers, de Limoges et de Clermont, dans la Flandre française, au nord de la Lys, il est un des saints les plus honorés. Trente-deux communes françaises portent encore le nom de Saint-Nicolas.

A Paris, la première chapelle du Palais (île de la Cité), fondée par Robert le Pieux (996-1031), restaurée par Louis VI le Gros et détruite par saint Louis pour édifier la Sainte-Chapelle, était dédiée à saint Nicolas. Le Parlement de Paris, à sa rentrée annuelle, entendait sa messe rouge célébrée à l'autel de saint Nicolas qui était l'un des patrons des juristes ; le président de la confrérie des avocats du palais prit le nom de bâtonnier parce qu'il tenait un bâton surmonté d'une effigie de saint Nicolas.

Robert de Dreux, frère de Louis VII, fonda, en 1187, en même temps que l'église collégiale Saint-Thomas du Louvre, un hôpital des pauvres écoliers de saint Nicolas. En 1217 les écoliers obtinrent permission d'établir une chapelle et un cimetière, ce fut l'hospice Saint-Nicolas du Louvre, supprimé (1541) par le cardinal Jean du Bellay et remplacé par un collège de dix chanoines. En 1744, Saint-Nicolas et Saint-Thomas du Louvre furent réunis en un seul corps sous le titre de Saint-Louis du Louvre. Depuis Charles V, le jour de la fête de saint Nicolas, les écoliers, déguisés et menés par un des leurs portant les attributs des évêques, couraient les rues en chantant. Les enfants de chœur de Notre-Dame allaient célébrer l'office à Saint-Nicolas-des-Champs.

Saint-Nicolas-des-Champs qui était à l'origine une chapelle dépendante de l'abbaye Saint-Martin-des-Champs, attestée dès 1119, fut érigée en paroisse en 1184 et souvent agrandie au cours des siècles. Les parties les plus anciennes de l'actuel édifice sont du premier quart du XV<sup>e</sup> siècle, tandis que le reste fut construit aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles ; le retable que Simon Vouet et Jacques Sarazin réalisèrent en 1629, est le seul retable parisien de cette époque à avoir échappé au vandalisme révolutionnaire. On y voit, dans la deuxième chapelle de gauche, un Saint Nicolas dans la tempête de Jean-Baptiste Pierre qui imite en peinture un relief sculpté (1747), rapporté de Saint-Pierre-du-Gros-Cailou.

Lorsque le clos du Chardonnet fut englobé dans l'enceinte de Philippe Auguste, l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, pour les habitants de ce nouveau quartier, fit élever une chapelle et un presbytère qu'il dédia à saint Nicolas (1230). Devenue paroisse, la chapelle fut remplacée par une église (1243) qui fut à son tour remplacée par une église plus grande que Jean de Nanton, évêque de Paris, consacra le 13 mai 1425. Agrandie en 1545, l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet reçut un nouveau clocher en 1625. Le 19 juillet 1656, le conseiller du Roi Christophe Martin, contrôleur général de la Marine et ancien marguillier de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, posa la première pierre d'une nouvelle église à laquelle travailla Charles Le Brun et dont Hardouin de Péréfix fit la dédicace le 15 août 1667 ; la nef fut achevée en 1716, la voûte fut posée en 1763, le maître-autel fut consacré par l'archevêque Christophe de Beaumont le 4 décembre 1768.

Si l'on voulait chercher saint Nicolas à Paris, outre les deux églises dont nous venons de parler, on trouverait un vitrail de l'église Saint-Merry (début du XVI<sup>e</sup> siècle), une statue en bois (XVII<sup>e</sup> siècle), dans la chapelle de la congrégation Notre-Dame (ancienne Abbaye-aux-Bois), 11 rue de la Chaise, et une peinture sur l'iconostase de l'église Saint-Georges-des-Roumains, 38 rue Ribera (XVI<sup>e</sup>). On pourrait aussi voir, présentés au Louvre, le triptyque Harbaville, ivoire byzantin du XII<sup>e</sup> siècle, et une œuvre de Lorenzo di Credi (XV<sup>e</sup> siècle) où saint Nicolas est associé à saint Julien de Rimini. Dans les collection de la Bibliothèque nationale, on garde une miniature du XI<sup>e</sup> siècle, dans la Vie et miracle de saint Nicolas, et les Heures d'Anne de Bretagne, de Jean Bourdichon (XVI<sup>e</sup> siècle) où saint Nicolas ressuscite les trois écoliers dans le saloir. Au musée Jacquemart-André, on montre la miniature des Heures du maréchal Boucicaut.

Saint Nicolas de Myre est assurément un des saints les plus populaires et son culte, né dans l'Eglise grecque, était déjà très répandu en Orient, lorsque soixante-deux corsaires de Bari razièrent ses restes mortels abandonnés par les gens de Myre qui fuyaient les Turcs. Le culte de saint Nicolas se développa Occident à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, après le transfert de ses reliques à Bari (9 mai 1087), pour connaître, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, un essor considérable, singulièrement en Italie et en Lorraine, dans l'Est de la France et en Allemagne rhénane.

Avant la translation du corps de saint Nicolas à Bari, son culte avait déjà été introduit à Rome, au VII<sup>e</sup> siècle, par des moines orientaux. Au IX<sup>e</sup> siècle, le pape Nicolas I<sup>er</sup> (mort en 867) ajoutait à Sainte-Marie-in-Cosmedin, un oratoire en l'honneur de son saint patron. La diaconie Saint-Nicolas-in-Carcere, sans doute en relation avec une église antérieure, fut créée au IX<sup>e</sup> ou au X<sup>e</sup> siècle. On a pu dénombrer à Rome quatre-vingt-cinq églises, chapelles, couvents et hospices Saint-Nicolas.

Le culte de saint Nicolas fut introduit en Allemagne par la femme d'Othon I<sup>er</sup>, la byzantine Théophano dont le fils, Othon III (975-991) fonda, près d'Aix-la-Chapelle, Saint-Nicolas-de-Burtscheid. Il est le patron de Hambourg.

Après qu'Albert de Varangéville, rentrant de Terre Sainte eut dérobé à Bari un fragment de la dextre bénissant de saint Nicolas pour la rapporter en Lorraine, il fit édifier la chapelle Saint-Nicolas-de-Port qui laissa la place à une église plus grande, consacrée par Pibon, évêque de Toul, en 1101 ; une nouvelle église fut construite en 1193 qui fut à son tour remplacée au XV<sup>e</sup> siècle quand saint Nicolas devint le patron de la Lorraine pour avoir favorisé la victoire du duc René II contre Charles le Téméraire, battu et tué sous les murs de Nancy (5 janvier 1477). A Rome, on le vénère à Saint-Nicolas-des-Lorrains.

En France, le comte d'Anjou, Foulque Nerra, grand pèlerin de Palestine, à la suite d'un vœu qu'il avait fait dans une tempête, fonda, en 1020, l'abbaye Saint-Nicolas d'Angers dont l'église nouvelle fut consacrée par le pape Urbain II (10 février 1096). Saint Nicolas est invoqué à Provins, de nombreuses églises lui sont dédiées dans les diocèses de Bourges, de Nevers, de Limoges et de Clermont, dans la Flandre française, au nord de la Lys, il est un des saints les plus honorés. Trente-deux communes françaises portent encore le nom de Saint-Nicolas.

A Paris, la première chapelle du Palais (île de la Cité), fondée par Robert le Pieux (996-1031), restaurée par Louis VI le Gros et détruite par saint Louis pour édifier la Sainte-Chapelle, était dédiée à saint Nicolas. Le Parlement de Paris, à sa rentrée annuelle, entendait sa messe rouge célébrée à l'autel de saint Nicolas qui était l'un des patrons des juristes ; le président de la confrérie des avocats du palais prit le nom de bâtonnier parce qu'il tenait un bâton surmonté d'une effigie de saint Nicolas.

Robert de Dreux, frère de Louis VII, fonda, en 1187, en même temps que l'église collégiale Saint-Thomas du Louvre, un hôpital des pauvres écoliers de saint Nicolas. En 1217 les écoliers obtinrent permission d'établir une chapelle et un cimetière, ce fut l'hospice Saint-Nicolas du Louvre, supprimé (1541) par le cardinal Jean du Bellay et remplacé par un collège de dix chanoines. En 1744, Saint-Nicolas et Saint-Thomas du Louvre furent réunis en un seul corps sous le titre de Saint-Louis du Louvre. Depuis Charles V, le jour de la fête de saint

Nicolas, les écoliers, déguisés et menés par un des leurs portant les attributs des évêques, couraient les rues en chantant. Les enfants de chœur de Notre-Dame allaient célébrer l'office à Saint-Nicolas-des-Champs.

Saint Nicolas de Myre, patron des clercs, des filles à marier et des enfants, était aussi celui des bateliers, des pêcheurs au filet, des débardeurs, des commerçants de blé et de vin, des pharmaciens, des épiciers et des drapiers.

Saint-Nicolas-des-Champs qui était à l'origine une chapelle dépendante de l'abbaye Saint-Martin-des-Champs, attestée dès 1119, fut érigée en paroisse en 1184 et souvent agrandie au cours des siècles. Les parties les plus anciennes de l'actuel édifice sont du premier quart du XV<sup>e</sup> siècle, tandis que le reste fut construit aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles ; le retable que Simon Vouet et Jacques Sarazin réalisèrent en 1629, est le seul retable parisien de cette époque à avoir échappé au vandalisme révolutionnaire. On y voit, dans la deuxième chapelle de gauche, un Saint Nicolas dans la tempête de Jean-Baptiste Pierre qui imite en peinture un relief sculpté (1747), rapporté de Saint-Pierre-du-Gros-Cailou.

Lorsque le clos du Chardonnet fut englobé dans l'enceinte de Philippe Auguste, l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, pour les habitants de ce nouveau quartier, fit élever une chapelle et un presbytère qu'il dédia à saint Nicolas (1230). Devenue paroisse, la chapelle fut remplacée par une église (1243) qui fut à son tour remplacée par une église plus grande que Jean de Nanton, évêque de Paris, consacra le 13 mai 1425. Agrandie en 1545, l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet reçut un nouveau clocher en 1625. Le 19 juillet 1656, le conseiller du Roi Christophe Martin, contrôleur général de la Marine et ancien marguillier de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, posa la première pierre d'une nouvelle église à laquelle travailla Charles Le Brun et dont Hardouin de Péréfix fit la dédicace le 15 août 1667 ; la nef fut achevée en 1716, la voûte fut posée en 1763, le maître-autel fut consacré par l'archevêque Christophe de Beaumont le 4 décembre 1768.

Si l'on voulait chercher saint Nicolas à Paris, outre les deux églises dont nous venons de parler, on trouverait un vitrail de l'église Saint-Merry, daté du début du XVI<sup>e</sup> siècle, une statue en bois du XVII<sup>e</sup> siècle, dans la chapelle de la congrégation Notre-Dame (ancienne Abbaye-aux-Bois), 11 rue de la Chaise (VII<sup>e</sup>), et une peinture sur l'iconostase de l'église Saint-Georges-des-Roumains, 38 rue Ribera (XVI<sup>e</sup>). On pourrait aussi voir, présentés au Louvre, le triptyque Harbaville, ivoire byzantin du XII<sup>e</sup> siècle, et une œuvre de Lorenzo di Credi (XV<sup>e</sup> siècle) où saint Nicolas est associé à saint Julien de Rimini. Dans les collections de la Bibliothèque nationale, on garde une miniature du XI<sup>e</sup> siècle, dans la Vie et miracle de saint Nicolas, et les Heures d'Anne de Bretagne, de Jean Bourdichon (XVI<sup>e</sup> siècle) où saint Nicolas ressuscite les trois écoliers dans le saloir. Au musée Jacquemart-André, on montre la miniature des Heures du maréchal Boucicaut.

Au tympan du portail sud de l'église Saint-Martin de Colmar, saint Nicolas est debout entre trois pucelles et trois clergeons (XII<sup>e</sup> siècle) ; à la même époque, on peignit la fresque romane de Saint-Jacques-des-Guérets, dans le vendômois, et l'on sculpta le bas-relief de l'église de Saint-Nicolas de Civray. On voit saint Nicolas sur plusieurs vitraux, tels ceux du XIII<sup>e</sup> siècle des cathédrales de Chartres, d'Auxerre, de Bourges, du Mans et de Tours et tel celui de l'église de Saint-Julien-du-Sault (Yonne) et de l'église Saint-Pierre de Dreux ; c'est à la même époque que l'on doit les bas-reliefs du tympan du portail sud du transept de la cathédrale de Chartres. Au XIV<sup>e</sup> siècle, saint Nicolas est représenté sur un vitrail de l'église Saint-Gengoult de Toul ; c'est à de même époque que date le retable de pierre du Mesnil-sur-

Oger (Marne). Le XV<sup>e</sup> siècle a laissé quelques belles statues de pierre, comme celle du Moutier-Saint-Jean (Côte-d'Or) et celle d'Érvy-le-Châtel (Aube), un saint Nicolas représenté par Jean Fouquet dans les Heures d'Étienne Chevalier, à Chantilly, et les fresques de l'église alsacienne d'Hunawir. On doit au XVI<sup>e</sup> siècle les vitraux de l'église Saint-Nicolas de Vézelize, en Lorraine, une statue de l'église Saint-Pantaléon de Troyes, un vitrail de l'église Saint-Étienne de Beauvais, une statuette reliquaire en argent de l'église d'Avesnes-le-Comte, en Artois. Dans la cathédrale de Sens, on voit un bas-relief en marbre, sculpté au XVIII<sup>e</sup> siècle par Étienne Gois.